

Cette œuvre est mise à disposition selon les
termes de la Licence Creative Commons
Patrimoine - Pas d'Utilisation Commerciale
Partage à l'Identique 2.0 France.

www.fantomurbo.fr

François Dubos

SACRIFICES

Nouvelle

2013-2016

1.

- Fiche le camp ou je te tire dessus.

Armelle parle d'une voix claire et posée, presque délicate. Virginie l'observe, assise sur les dalles de la petite allée menant de la route au parking du supermarché.

Le canon du fusil brandi par sa mère se trouve exactement à un mètre au-dessus de sa tête, pointé droit vers l'homme qui, depuis une bonne dizaine de minutes, titille l'enfant de questions anodines.

Un type plutôt sympa, au demeurant. Qui s'est approché sans qu'elle l'entende, les mains dans les poches. Puis s'est posté dans son dos, l'air de rien.

- Comment tu t'appelles ?

- Virginie.

- Et à quoi tu joues ?

- Aux billes.

- Oh. C'est pas un jeu de garçon, ça ?

- Non. Moi j'aime bien.

- Et est-ce que tu aimes le raisin ?

Le geste accompagnant la parole, il fourre une longue main dans sa poche et en extrait une

petite grappe de raisins pourpres. Un jus collant dégouline entre ses doigts.

Trop de sucre, pense l'enfant. Mauvais pour les dents.

Armelle approche en voiture. Elle étudie le visage de l'étranger à travers la vitre. C'est lorsqu'elle sort de la vieille Peugeot bleu marine que sa fille, toujours assise par terre, aperçoit le long fusil de chasse, scintillant sous la lumière du couchant.

- Fiche le camp, ou je te tire dessus.

Armelle est une femme de poigne. Son ton ne laisse sous-entendre aucun doute quant à sa détermination. Malgré la tension palpable de la scène, qu'elle perçoit, Virginie trouve sa mère magnifique.

En face, l'homme reste immobile, impassible. De grande taille, un peu décharné, il porte la même tenue blanche que certains employés des rayons frais du Supakaar. Une épaisse tignasse et une barbe touffue, noires comme le jais, lui donnent de faux airs d'ogre anorexique. Ses yeux, d'un bleu délavé et laiteux, vont et viennent d'Armelle à sa fille, doux et calmes comme ceux d'un lion surveillant la plaine. Ou des proies.

Avec une lenteur infinie, il lève la main droite, paume ouverte. Le fusil d'Armelle décrit au même moment une courbe très exactement symétrique, venant se placer dans la ligne de son regard perçant. L'homme sourit toujours. Elle ne cille pas.

Virginie se demande si sa mère va réellement tirer sur l'inconnu. Armelle n'est pas d'un naturel très sociable, mais elle n'a encore jamais accueilli qui que ce soit le fusil à la main.

Le coup de feu part brusquement, sans sommation. L'enfant sursaute. Ses fesses cagneuses rebondissent sur les dalles : l'un des bleus les plus douloureux de son existence. L'homme ne bouge pas, indemne. Une partie de l'opulente chevelure formant des boucles anarchiques à la droite de son visage finit par laisser échapper un peu de fumée.

- Raté, coasse-t-il d'un ton espiègle.

Sa voix plane dans l'air comme une vague sombre, plongeante.

- Prends ça pour un avertissement. La prochaine tu ne seras plus là pour juger de ma précision.

L'homme prend la remarque avec dédain.

- Je m'en vais, poupée.

Il recule d'un pas en direction du supermarché, puis tourne son long visage en direction de la petite fille. Un clin d'œil, un sourire. Un baiser dans le vent.

- Quand tu auras besoin de moi, si ça doit arriver un jour, je serai là.

2.

- Ta mère est morte, ma chérie, mais tu m'as, moi. Toutes les deux, on est fortes.

La tante Violette la regarde depuis l'autre bout de la table. Assise au-dessus d'une tasse de thé et d'une assiette de biscottes beurrées, Virginie tente de retrouver l'appétit. Depuis que sa mère est morte, cinq jours auparavant, elle ne ressent plus la faim. Pas vraiment par tristesse. Juste par absence de faim. Mais Violette veille au grain.

- Demain, c'est le plus difficile. L'enterrement, la cérémonie, tout le bazar, c'est beaucoup pour de petites femmes comme nous. Mais une fois que ce sera terminé, on pourra s'occuper l'une de l'autre, tu sais. Continuer à prendre du bon temps, comme avant.

Du bon temps elles en ont pris, pendant leurs longues années de cohabitation. La mère, la fille, la tante. Toutes trois à manger, dormir et rêvasser dans la petite maison.

Une bonne vie, qui ne va pas continuer tout à fait de la même façon. D'une part parce qu'Armelle n'est plus, et qu'elle laisse un vide. D'autre part parce qu'il va falloir que quelqu'un travaille. Au vu de l'âge de Violette, sans même évoquer sa condition physique, ça ne peut être que sa nièce.

La question n'est pas encore sur le tapis : Virginie est supposée être sous le choc du décès de sa mère. C'est elle qui l'a trouvée inerte dans son lit. Elle, et pas la tante Violette. Armelle, sa mère, raide comme un piquet. Son beau visage aux traits durs figés, les yeux clos et la bouche entrouverte sur l'écho d'un dernier souffle.

Avec le départ d'Armelle, c'est un salaire entier qu'il faut compenser. Elle le savent bien, elles doivent payer le loyer, l'abonnement au câble et les courses hebdomadaires au supermarché. Au Supakaar.

Virginie adore le Supakaar. Un lieu magique, brillant et animé, extraordinairement vivant. Un endroit qui respecte scrupuleusement chacune des fêtes du calendrier, les célèbre toutes avec un faste et un enthousiasme égal.

Là où toute la ville se salue. Là où certains employés, comme le poissonnier et le traiteur, jouissent d'une solide réputation. Armelle en connaissait beaucoup d'entre eux, pour y avoir travaillé pendant plusieurs années. Longtemps avant la naissance de Virginie. Un boulot sale et difficile, selon elle. Pas grand chose à voir avec le poste d'assistante de bibliothèque qu'elle a occupé ensuite, et jusqu'à sa mort. Cependant les quelques contacts qu'elle y avait conservés lui étaient parfois utiles, notamment pour bénéficier de petites ristournes occasionnelles. Sous le manteau.

Plusieurs employés du Supakaar sont d'ailleurs présents à son enterrement. Certains viennent saluer Virginie et Violette dans le hall du crématorium. Des femmes pour la plupart, s'efforçant de trouver une phrase pertinente, ou tout au moins sympathique.

- *Elle va nous manquer, vous savez.*

- *Une femme si précieuse.*

- *Toutes mes condoléances.*

Virginie écoute distraitement. Un homme d'une soixantaine d'années pose sa main sur son épaule et dépose un baiser soyeux sur sa joue.

- Je n'ai jamais eu de mots pour ce type de circonstances, alors il vaut mieux que je me taise. Je vous ai vu de loin, et je me suis dit, Diable, qu'est-ce qu'elle ressemble à sa mère, celle-là !

- Merci, répond simplement Virginie.

- Le passé c'est le passé, vous savez. Mais quoi qu'il en soit, je pense qu'elle lui manquera beaucoup à lui aussi.

- Elle manquera à qui ?

L'homme paraît vaguement interloqué.

- *Robert*, comment vas-tu ?

Violette se glisse entre eux, tendant sa blanche main frêle à son interlocuteur, qui lui accorde un baise-main aussi gracieux que contraint.

- Fort bien, ma douce. Je viens de faire la connaissance de ta nièce, je crois.

La tante se tourne vers Virginie le temps d'un sourire mi-figue, mi-raisin.

- Ah... Magnifique. Ma chérie, je te présente M. Maron. Il travaille comme directeur des ressources humaines chez Supakaar.

Virginie salue à nouveau l'homme d'un signe de tête.

- Bien. Alors enchanté, mademoiselle.

- Rien de neuf au magasin, j'imagine ? reprend Violette sur un ton badin.

- Rien de notable, j'en ai peur. Tu connais un peu la boîte, n'est-ce pas.

- Un peu oui.

Maron lâche un rire forcé, et porte à nouveau son regard sur Virginie.

- Mais dites-moi ma puce, est-ce que par hasard vous cherchiez du travail ?

La tante Violette laisse échapper un hoquet, et attrape l'avant-bras de l'homme d'un geste paniqué. Ne sachant que répondre, Virginie balbutie.

- Non. Enfin je crois que...

- Je ne pense pas qu'elle ait envie de travailler chez Supakaar, intervient Violette d'un ton résolu.

- Bien sûr que si ! s'exclame Virginie.

Sa spontanéité fait sourire Maron.

- Voilà qui me semble une réponse plus qu'honnête.

- Robert, pour l'amour des dieux...

- Tap tap tap !

Maron pose délicatement sa main sur celle de Violette, encore fermement enserrée autour de son bras, la forçant à le lâcher.

- Écoute, tout va bien se passer. J'ai justement besoin d'une aide en bazar. L'une de nos employées part en congé maternité et la cadence ne va pas franchement ralentir avec les fêtes

de fin d'année.

Violette le fixe avec intensité. Elle a l'air en colère. L'homme plonge une dernière fois ses yeux dans ceux de Virginie.

- Je suis sûr que vous allez vous plaire chez nous, mon enfant. Passez me voir au magasin quand vous serez un peu remise de tout ce... Charivari.

3.

Une, deux.

Comme tous les jours, Bruno arrive sur le chantier aux premières heures d'une aube timide.

La nuit règne encore. Tout semble endormi. Les pelleuses, les foreuses et les bétonnières l'ignorent. Elles s'oublient dans le sommeil, alanguies autour d'un abîme d'obscurité.

Le puits, entrée des ténèbres. D'où rien ne remonte et où tout semble tomber : la terre, le fer, la chair. La lune est haute et pleine, éclairant le site d'une lumière diffuse.

Une jolie nuit.

Trois, quatre, cinq.

Il gravit les marches métalliques menant au préfabriqué des ouvriers avec le même entrain qu'à l'accoutumée. Son souffle s'envole en subtiles volutes de vapeur. A vingt-trois ans, il n'est pas la plus jeune des recrues. En revanche, il appartient à la très faible minorité des travailleurs non-fumeurs, tous âges confondus. Ce qui fait de lui une sorte d'athlète.

Six, sept, huit.

Il atteint la porte de la salle de pause, et l'ouvre avec un mélange de soulagement et d'impatience. A l'intérieur, il fait bon, il y a du monde. L'équipe de nuit est occupée à se restaurer et à se changer, ainsi certainement qu'à raconter de nombreuses âneries. Et deux ou trois blagues cochonnes. Le sport local sur un chantier.

Bruno ne déteste pas prendre le petit-déjeuner avec eux. C'est toujours mieux que seul chez lui. Il est du genre très matinal. Un comportement qui a suscité de l'incompréhension au début. Mais qui est aujourd'hui accepté. Apprécié, même.

- Salut Bruno !

D'un signe de la main, le vieux Tomazzi lui fait signe d'approcher. Bruno s'installe à la table, au milieu des membres de l'équipe de nuit. Il ne les connaît pas tous très bien, mais certains sont devenus, bon an mal an, de bons amis de table. Le genre de compagnie avec laquelle on aime passer du temps. Comme Tomazzi, par exemple, le vieil Italien.

- Comment ça va ? lui lance ce dernier pendant qu'on lui verse du café.

- Bien, bien. Et toi ?

- Encore debout, comme tu vois.

Tomazzi sourit fréquemment, ce qui lui donne l'air d'un enfant malgré ses dents manquantes. Il se rembrunit cependant, fixant le jeune homme avec une soudaine gravité.

- Bien dormi ?

Quelques ricanements se font entendre autour de la table. Salomon, un grand gaillard aux mains énormes, réputé pour sa gouaille et son franc-parler, se trouve assis juste à côté du vieil homme. Il passe un bras protecteur autour de ses épaules décharnées.

- Allez Tom, tout le monde a bien dormi. Sauf nous, vu qu'on était là à bosser.

Un vaste éclat de rire parcourt la table. Seul Tomazzi ne rit pas. Son regard perçant est ancré sur Bruno.

- Est-ce que tu as rêvé ?

Les derniers rires s'évanouissent. Salomon retire son bras et fixe son bol avec embarras. Bruno balaye l'assistance d'un regard bienveillant, puis revient vers son collègue âgé.

- Oui, Tom. J'ai fait un rêve. Un rêve bizarre.

Une lueur s'allume dans les pupilles du vieux.

- Raconte-moi.

Bruno déglutit, avant d'avaler prestement une gorgée de café.

- Il y a... Une nana. Une jolie nana. J'sais pas comment j'le sais, mais elle s'appelle Virginie. Elle a de longs cheveux blonds. Un peu bouclés. Elle est là, elle marche devant moi, et elle est à poil. Je vois bien son corps. Ses hanches et ses épaules. Ses fesses, aussi. Mais il y a des boucles de cheveux qui retombent sur ses épaules, comme ça, et ça m'absorbe. Bien plus que ses fesses. Je la suis, parce qu'on marche dans le noir. Y'a rien autour de nous, juste nos pieds qui font du bruit. C'est comme une sorte de caverne. Tout humide, tu vois ? Tout froid. Bref. Donc j'la suis dans ce couloir. Y'a des stalactites au plafond, avec des gouttes qui tombent, qui font ploc-ploc. Je sais pas si elle sait que je suis là, juste derrière elle. J'suis même pas sûr d'être là, en fait. J'suis plus une sorte de fantôme.

On finit par arriver dans une grande pièce. Vraiment très grande. On peut marcher sur les bords, mais au milieu, y a un lac immense. L'eau semble calme. La nana, elle va dans la flotte. J'vois que ça fait des ronds à la surface. Ça doit être glacial, donc moi j'y vais pas. Mais je suis un peu inquiet. Elle s'arrête et elle chope un truc dans l'eau et elle le sort. Ce truc, ça bouge. C'est comme une grosse anguille. Un peu dégueu. Elle le met devant sa bouche, comme ça, et elle lui fait un bisou. Un petit piou. C'est pas terrible, mais je sais pas quoi faire. J'essaye d'appeler mais ça sort pas. J'veux la rejoindre. Je sais pas pourquoi mais il faut... Il faut vraiment que j'lui enlève ce truc des mains. Seulement j'peux plus bouger. J'suis pris au piège. La nana elle est là-bas, au milieu de la flotte avec son anguille... Elle... Elle finit par me voir, quand même. Elle se tourne vers moi, tout doucement, comme ça, c'est presque flippant. Et là elle me sourit et elle me tend le truc dégueu.

Bruno abandonne son récit. Tomazzi semble bouillonner intérieurement. Ses yeux fatigués suintent d'une humeur rougeâtre, malsaine.

- Ensuite ?

- Ensuite je m'suis réveillé. En sueurs. Comme un con, les jambes coincées dans mes draps. J'me suis levé, j'ai pris une douche et je suis venu. Mais bon, j'imagine que ça c'est moins intéressant.

Bruno tente de rire mais personne ne le suit. Tout autour, les ouvriers considèrent leur petit déjeuner d'un air absent ou mortifié. Tomazzi triomphe.

- C'est *le* rêve.

- Quel rêve ?

- Le *même* rêve. C'est bon, P'tit. Les Roumains et les Bulgares, y z'en parlent aussi. Même s'ils ne comprennent pas tout ce qu'on raconte, à cause de leur accent à la con, et tout. Ils ont peur. La foutue trouille au cul. Comme nous.

- De quoi tu parles, Tomazzi ?

D'un geste, le vieil homme se tape la tête, et se plonge dans la contemplation silencieuse de sa tasse de café. Bruno jette un œil à droite et à gauche, mais tous semblent l'éviter.

4.

Virginie observe l'anguille émerger des flots dans l'obscurité.

Les pieds dans l'eau froide, elle entend les gouttes tomber depuis la voûte en hauteur, heurtant la surface dans des *plics* et des *plocs* sonores. La chose nage vers elle, gracile et squameuse. Sa chair brillante renvoie le pâle reflet d'une improbable clarté lunaire.

Elle se baisse, s'empare de la créature, puis porte à hauteur de visage. La bête ondule doucement entre ses doigts. Virginie ferme les yeux et dépose un baiser sur ce qui doit être une tête. La chair étrangère se révèle étonnamment douce au contact de ses lèvres.

Le petit organisme se contracte très légèrement, comme un chaton dont on caresserait le crâne et émet un hoquet. Il cherche à se rapprocher. Virginie le glisse au creux de ses bras. L'anguille s'y love avec fluidité.

Dans son dos, un cri retentit, la faisant sursauter. Une voix lourde et chaude, une voix d'homme. Elle veut se retourner, mais le sol se dérobe sous ses pieds. La bête s'échappe.

Lorsqu'elle ouvre les yeux, elle aperçoit le plafond de sa chambre. Allongée dans son lit, les jambes empêtrées dans les draps humides, elle peut déjà sentir le liquide chaud et poisseux étalé entre ses cuisses, dégoulinant entre ses fesses et imbibant le matelas. Son épiderme encore brûlant de fièvre perle une fine sueur froide.

Virginie se sent faible. Elle se tourne et se retourne pour démêler le carcan de draps qui l'entrave. Quand elle peut s'asseoir au bord du lit, elle doit attendre que les vertiges disparaissent. Elle se souvient du contact de la peau froide et lisse de l'anguille. Le dégoût. L'envie.

Elle se lève, s'efforçant de ne pas répandre trop de sang sur le parquet de sa chambre. Tante Violette a été une jeune femme elle-aussi, et elle ne dirait rien si elle avait à laver un peu de

perles menstruelles sur le sol. Toutefois Virginie préfère s'épargner une telle honte. Les draps de lin blanc ne sont probablement pas récupérables, c'est suffisant.

Elle se dirige vers la salle de bain, retire sa chemise de nuit et la roule dans l'évier. Elle s'accroupit dans la baignoire et ouvre grand les robinets. Le ronronnement de l'eau contre la faïence lui rappelle le lac souterrain. Le flux se réchauffe rapidement. Elle se laisse aller.

L'orage gronde sous la voûte assombrie du crépuscule. Dans l'air plane une fureur sourde, dont les échos courent d'un point à un autre comme les roulements d'un tambour. Au loin, la silhouette de vieux arbres voûtés projette des ombres menaçantes.

La tante Violette se tient debout au milieu du champ, en compagnie de M. Maron. Ils sont vêtus avec soin et élégance, comme pour un enterrement : chemises lourdes d'un blanc immaculé, costume et robe noirs, satins et velours chatoyants. M. Maron a passé un bras autour de la taille de la tante. Il semble la soutenir autant que l'attirer vers lui. Tous deux fixent une chose à leurs pieds, au milieu de l'herbe sale.

Virginie approche. Chaque pas lui semblent difficile, comme si elle portait des semelles de plomb.

Ni Maron ni Violette ne remarquent sa présence, absorbés par leur muette observation. La jeune fille veut s'adresser à eux, mais elle n'y parvient pas. La moiteur de l'atmosphère est trop pesante. Résignée, elle baisse les yeux et voit le trou dans le sol. Un trou parfaitement rond se découpant avec une impossible précision dans la terre humide.

Il y a *quelque chose* là-dessous. Posant un pied au bord de l'abîme, elle se penche très légèrement, cherchant à distinguer dans l'obscurité ce qui peut tant intriguer sa tante et le directeur des ressources humaines.

Mais elle ne voit rien. Rien d'autre que d'opaques ténèbres. Elle se redresse vers Violette et Maron. Ceux-ci ne regardent plus le trou.

Ils sont là, à grimacer à ses côtés, leurs visages se tordant et convulsant comme s'ils étaient frappés par une force invisible. Déformés, même. Ils sont en train de crier. De hurler.

Ils lui hurlent quelque chose, là, à elle. Elle n'entend rien d'autre que le souffle rauque du vent. Elle lève une main. Son pied glisse sur l'herbe humide.

Elle bascule dans le vide.

Elle est réveillée par le bruit d'écoulement du trop plein de la baignoire. Le niveau d'eau, ayant atteint son maximum, lui caresse le menton et déborde légèrement sur les côtés. Son corps est immergé dans une eau rosâtre. Elle coupe l'eau et débouche l'évacuation. Quelques flaques s'étendent sur le carrelage. Elle se hâte d'étendre des serviettes et des tapis de bain pour éponger.

La pièce étouffe sous la vapeur. Elle ouvre la porte pour faire entrer un peu d'air. Celui qui vient la caresser lui semble très froid. Ayant vérifié que la baignoire se vide, et qu'aucun dégât des eaux n'est à déplorer, elle se sèche, frissonnant de tout son long. Elle infile son peignoir de bain et sort.

La fenêtre de la chambre est restée ouverte. Virginie s'immobilise au milieu de la pièce, hypnotisée par l'obscurité intense qui s'offre à sa vue, la laissant sans protection.

Le froid fouette sa peau endolorie par le bain brûlant. Elle sent ses mamelons se durcir sous la toile du peignoir. Elle ferme la fenêtre et tire les rideaux.

Il faut nettoyer le lit. Le sang a eu le temps de se répandre. Relevant la couverture, elle entreprend de défaire le drap. L'alèse a évité au matelas de s'imbiber, mais laissé le sang se concentrer au même endroit.

Tout en s'activant, Virginie songe à la couleur de ce sang sorti de son corps, si sombre. Trop sombre. Une vague panique s'insinue en elle. Le liquide a eu le temps de sécher partiellement. Des particules solides parsèment le tissu. De petits morceaux de peau.

Hésitante, elle approche son visage de l'un d'eux. Translucide, bien que sombre, il lui rappelle *quelque chose*. Elle réfléchit un petit moment avant de trouver quoi, mais elle finit par en avoir la certitude : les granulés ressemblent à s'y méprendre à des peaux de raisin.

5.

- Aujourd'hui, t'seras en appui de la pelleteuse, Bruno. Sur la zone d'excavation. Mets bien ton casque, et fais-gaffe à ton dos.

David lui tend sa fiche de poste et une liste d'outils. Occupé à rassembler son équipement, le jeune homme croise le regard de Tomazzi.

Sur le départ, le vieux bonhomme mâchonne une barre de Sohja-K, tout en bouclant son sac de cuir usé.

- Encore une bonne journée de boulot pour moi, Tom, et du repos pour toi, risque Bruno.

Tomazzi ne répond pas tout de suite. Il s'approche d'un pas hésitant, jusqu'à se retrouver sous le nez de son collègue.

- Fais gaffe, mon gars.

- Gaffe à quoi ?

- Gaffe à toi.

- Tom... Tu... Tu me menaces ?

Une lueur étrange brille dans ses pupilles fatiguées.

- Non. Je te préviens, parce que t'es en danger.

Autour d'eux, plusieurs ouvriers terminent de se préparer. Bruno les considère une seconde, se demandant s'ils entendent ou non la conversation, et si oui pour quelle raison ils les ignorent.

- J't'aime bien, Tom, mais tu commences à m'emmerder.

Le vieil homme baisse la tête, puis s'écarte. Il va se poster devant l'une des petites fenêtres du préfabriqué, les mains dans les poches. Décontenancé, Bruno entreprend de ranger ses dernières affaires. Tomazzi déclame, solennel :

- Ton rêve, mon petit. C'est un appel. Les machines le sentent, et ça les énerve. Faut pas que tu restes à côté d'elles. C'est dangereux. Elles vont vouloir se protéger, tu comprends. C'est normal.

6.

- Bienvenue chez nous, Mademoiselle.

M. Maron lui adresse un sourire d'une oreille à l'autre, le type même de sourire qui fait automatiquement résonner dans son esprit la voix désapprobatrice de sa mère.

Trop beau pour être honnête, ce grand con.

Virginie imagine très bien l'expression qu'Armelle aurait arborée en insistant sur les deux derniers mots, son regard perçant à travers un nuage de fumée.

Elle sourit néanmoins elle-aussi à l'homme, et serre la longue main qu'il lui tend. Sa peau parcheminée est froide. Virginie sent une aiguille s'agiter dans son ventre. Une longue aiguille à tricoter, qui picote ses entrailles.

- Je vous en prie, rentrez, ma jeune amie.

Sa paume glisse dans son dos et effleure le coton léger de sa robe. Il la pousse sans effort à l'intérieur de la petite pièce. Sur la porte figure son nom en lettres argentées.

Virginie prend place sur l'une des chaises, face à un imposant bureau d'aluminium et de verre. Le directeur des ressources humaines s'installe dans le fauteuil de cuir, de l'autre côté.

- Bien, bien, bien.

Il tape dans ses mains, les frotte vigoureusement l'une contre l'autre.

- Quel magnifique temps nous avons, n'est-ce pas ?

L'un de ses sourcils se dresse, ponctuant sa question d'une amusante façon. Virginie songe à ce qu'elle peut répondre, ne trouve rien et se contente de pouffer maladroitement. M. Maron ne s'en offusque pas.

Vivi... Fais pas ta gourde. C'est pas un nigaud comme lui qui va impressionner une fille de chez nous. Prend le boulot et décampe ! lance Armelle dans un coin de sa tête.

- Bref.

L'homme se passe une main sur le visage. Il enchaîne.

- Une jolie fille comme toi, Virginie, ça ne travaille pas au bazar. Tu es d'accord ?

Elle acquiesce poliment.

- Pas plus qu'aux jouets, à l'auto ou au bricolage. Alors où ?

Il place un index sur ses lèvres, fixe le plafond comme si la réponse s'y trouvait. Virginie s'apprête à mentionner la librairie, le rayon du magasin qu'elle a toujours préféré, puisqu'il

contient les livres. Mais Maron ne lui en laisse pas le temps.

- Primeur.

Elle déglutit, avalant sa déception dans un sourire.

- Tous ces fruits sucrés, ces légumes à la chair tendre et aux formes généreuses... Faits pour toi, tu ne crois pas ? ajoute-t-il d'une mine grivoise.

- Oui Monsieur.

Virginie baisse les yeux, se concentrant sur les coutures de sa robe. Elle entreprend de lisser les plis. Un dernier regard vers le directeur des ressources humaines qui la fixe, ses yeux s'attardant sur ses épaules.

- Est-ce que ça te convient ?

Le ton de sa voix n'est plus tendancieux ou taquin, mais attentif. La jeune femme balaye l'espace au-dessus de ses genoux d'un revers de la main.

- Bien sûr, dit-elle d'une petite voix.

- Alors c'est bon ? Tu en es sûre ? Je suis prêt à en...

- Oui. Je vous assure, ça me va.

Elle lui offre l'un de ses plus magnifiques sourires.

- A la bonne heure. Le secrétariat va préparer les contrats. Tu vas voir, les équipes sont formidables.

7.

Un moteur hurle.

L'ouvrier qui pilote la pelleteuse est un gros bonhomme bougon à qui Bruno n'a jamais vraiment adressé la parole, si ce n'est pour échanger des informations de nature strictement professionnelle. Le genre de gars à ne pas fréquenter la salle de pause, entre autres.

Tomazzi a sa petite réputation, et ses fréquentes sautes d'humeur sont connues. Bruno rêve. La discussion du matin l'a troublé. Il garde un œil sur la pelleteuse, installée sur une plate-forme tournante au-dessus du puits, là où l'on peut aisément creuser les renforcements nécessaires à la pose des socles d'extraction. L'engin est immense. Une mante religieuse hors norme surveillant les fourmis en tenue fluo qui s'agitent autour de sa grosse bedaine affamée.

Son boulot à lui consiste à s'assurer que le travail de la machine n'est pas entravé par de trop grosses roches. Il arpente les échafaudages latéraux, solidement attaché à une rampe par une sangle et un harnais.

La pelleteuse produit des sons étranges lorsqu'elle tourne sur elle-même, avançant, reculant et étendant le long bras articulé qui lui tient lieu de nez. Elle a tout d'une grande bête gémissant et vociférant au-dessus du gouffre.

Bruno sursaute. Son attention est attirée par les cris de son collègue. Ce dernier l'interpelle avec véhémence depuis sa cabine, tapant du plat de la main sur la vitre. Le bras mécanique de la pelleuse s'est bloqué dans un éboulis rocheux. Les tentatives frénétiques du conducteur pour forcer le dégagement sont infructueuses. Elles semblent même aggraver encore la situation, enfonçant les dents de l'outil dans la faille minérale.

Bruno lui fait signe de patienter, et modifie son attache à la rampe. Il se rapproche de la zone de blocage, parcourant les échafaudages d'un pas sûr mais prudent.

Dans son esprit, les mots de Tomazzi résonnent comme des coups de tambour.

Le gros bonhomme frappe son pare-brise comme un fou furieux, forçant les manettes dans le but de se libérer de l'emprise. Bruno lui fait à nouveau signe de se calmer, mais en vain. Il enjambe l'une des énormes cales posées en travers des planches, et n'est bientôt plus qu'à deux ou trois mètres du bras.

C'est à cet instant que, dans un grand bruit sourd, l'articulation d'acier se dégage. Bruno craint une seconde que le recul n'entraîne un éboulis trop gros pour le puits, mais l'obstacle ne cille pas. Le bras recule de quelques mètres sous le choc, sans toutefois menacer l'équilibre de la plate-forme.

Lorsque tout est de nouveau immobile, il ne peut réprimer un large sourire. Il se tourne vers son collègue, pouce levé. Mais l'homme ne semble pas dans son assiette. Debout à la porte de la cabine, la main plaquée sur le cœur, il tape encore contre le pare-brise, quoi qu'avec beaucoup moins de force. Son visage n'est plus rougeaud, mais d'un bleu malade, traversé de veines plus sombres.

Ce con fait une attaque.

Bruno crie plusieurs fois, des « Ho ! Ho ! » inutiles et incontrôlés qui se perdent dans le vacarme ambiant. L'homme le fixe. Ses yeux roulent dans leurs orbites. Il penche tout entier par-dessus le rebord de la plate-forme. Un liquide brunâtre coule de sa bouche.

Il bascule par-dessus la rampe. Derrière lui, la portière de la cabine s'ouvre et vient pousser les énormes fesses de l'homme.

Les machines le sentent, et ça les énerve. Faut pas que tu restes à côté d'elles. C'est dangereux.

Bruno voit la face émaciée de Tomazzi, vieille trogne fatiguée, défigurée par un sourire vicieux. Assassin.

Le pilote chute dans le puits. Son corps massif décrit une légère courbe, figeant le temps tout autour.

Aspiré.

Bruno fixe le sombre orifice. Quelqu'un crie au-dessus de lui, puis l'alarme générale retentit dans le lointain.

- C'est ici que tout commence, entonne Maron en s'avançant dans l'allée centrale. Un nouveau travail, c'est une nouvelle vie.

Il se passe une main sur le torse. Virginie l'accompagne d'un pas rapide, à l'étroit dans sa blouse blanche amidonnée.

Elle s'est levée trois heures avant le rendez-vous, au terme d'une nuit agitée, malmenée par des rêves trop chauds.

Assise face à la coiffeuse d'Armelle, elle a ramené ses longs cheveux blonds en un chignon élégant. Observant son visage dans le miroir, la ressemblance avec sa mère était frappante, bien plus qu'à l'ordinaire. Une ressemblance excessive, dérangeante : un nez fin et recouvert de tâches de rousseur, des yeux d'un vert surnaturel, une bouche ronde et charnue, faite pour les baisers. Et au-delà, la détermination farouche sous ses traits. Toute la fureur d'Armelle contenue dans la douceur monotone d'un vie réglée au cordeau.

Violette l'attendait dans la cuisine. Le petit-déjeuner disposé sur la nappe blanche comme une armée en ordre de bataille. Du jus d'orange, des céréales au blé complet, du pain au froment, une tasse de café et deux barres de Soja-K aromatisées à la mandarine.

- C'est le grand jour, a dit la tante d'un ton vaguement inquiet.

- Oui.

Elles ont mangé en silence, hormis l'agaçant bruit de mastication dont elles feignent ne pas avoir conscience. Quand elles ont eu fini, Violette a lâché quelques mots sans lever les yeux de son bol.

- C'est dur, quand même, de survivre. Hein ?

Virginie n'a rien ajouté et la remarque s'est perdue dans le vide ambiant. Armelle était là, c'était certain, brillant par son absence. Virginie pouvait la sentir, assise dans un coin de la pièce, la fixant de son regard dur. Ruminant ses secrets.

Le Supakaar n'est pas loin de la maison, moins de cinq minutes à pied. Une route familière pour la jeune fille, qu'elle a parcouru le pied léger, portée par de minuscules ailes, pointues et vivaces. Elle souriait aux nuages, portant son regard loin devant elle. Le soleil terminait à peine de se lever, noyant le ciel d'une aura sanguine.

Elle a retrouvé Maron dans son bureau. Toujours aussi affable, l'homme lui a fait signer ses contrats de travail, assuré qu'elle pouvait venir les relire quand elle le voulait. Il lui a ensuite fourni quatre blouses de travail, caressant la texture râpeuse du coton neuf.

- Les vestiaires sont au bout du couloir. Passe-en une et retrouve moi ici, je te ferai faire un petit tour du propriétaire.

Elle y est, à présent, trottant aux côtés de Maron. Le magasin n'est pas encore ouvert aux clients à cette heure précoce. Virginie réprime un frisson.

Bienvenue dans les coulisses, petite fille.

Partout dans les rayons, des gens s'affairent. Une petite armée d'hommes et de femmes fourmis occupés à ranger la marchandise dans les présentoirs, manipulant avec aisance de lourds transpalettes chargés de caisses en cartons. Le logo du magasin hurle partout ses

couleurs chatoyantes. Virginie frissonne. Le trac s'insinue en longues vagues acides dans sa gorge.

- A cette heure-ci, on prépare la scène, lance Maron de sa voix de ténor. Il faut que tout soit prêt pour l'arrivée des premiers clients. Tu connais un peu les lieux ? Le bazar est de ce côté, l'alimentation de l'autre. L'alimentaire, c'est ton quartier, puisque tu vas travailler au rayon primeur. C'est par là.

Il lui fait signe de le suivre. L'espace est immense, distribué autour de secteurs carrés : produits laitiers, primeur, boucherie, charcuterie et poissonnerie. Maron fait une halte à hauteur de la poissonnerie. Deux hommes étendent une épaisse couche de glace sur l'étal, armés de grandes pelles de plastique blanc.

- Ça avance, les gars ?

- Impeccable, M'sieur Maron. Prêts à nourrir la bête. répond le plus jeune, un brun au sourire mélancolique.

Son regard passe du directeur des ressources humaines à Virginie.

- Messieurs, je vous présente Virginie, notre nouvelle recrue au primeur. C'est la fille d'Armelle, j'imagine que vous en avez entendu parler ?

Le jeune poissonnier acquiesce. L'autre, la cinquantaine bourru, arbore une barbe qui tire sur le gris. Il lève la tête, fixe à son tour Virginie d'un air surpris.

- La fille d'Armelle ? répète-t-il dans un souffle.

- Enchantée, dit Virginie.

- Tu vas bosser où ? demande le jeune poissonnier.

- Allons, allons, tempère M. Maron. Virginie va travailler au primeur.

- Au primeur. répète le vieil homme, comme pour lui-même.

- Allez les garçons, on reprend, tout doit être bouclé dans moins d'une heure.

Les poissonniers reprennent leur travail. En s'éloignant, Virginie sent leurs regards dans son dos. Elle ravale un sanglot, l'enterre au plus profond de sa poitrine.

Le souvenir de son reflet dans le miroir de la coiffeuse, dans un coin de son esprit, imprègne sa mémoire du parfum maternel. Du souvenir. Armelle assise dans un coin de la cuisine pendant le petit déjeuner. Elle est ici, au Supakaar, flottant sous les néons jusque dans les esprits de ses anciens collègues. Un fantôme froid et tenace, dont la seule occupation est de veiller sur sa fille. De l'observer depuis l'autre monde.

Elle accélère le pas derrière Maron. Il gagne le second carré, bordé de vitrines sanitaires que trois femmes à l'âge incertain emplissent de fromages, de beurre et de bouteilles de lait cru. Leur ressemblance physique est frappante, accentuée peut-être par l'uniforme, autant que par la singularité de leur attributs. Trois grandes brunes à la peau blanche et aux yeux délavés. Seuls les traits de leur visage marquent une individualité propre. Leurs mouvements eux-mêmes, gracieux, précis et rapides, paraissent calqués sur une matrice commune.

- Mesdames ! annonce Maron d'une voix chaude et un peu traînante, en esquissant quelques

pas agiles face à la vitrine. Les semelles de ses souliers vernis crissent et glissent sur le carrelage synthétique.

- Bonjour M. Maron, répondent les femmes en un chœur harmonieux.
- Vous allez bien ?
- Très bien et vous ? dit l'une. Sa voix cristalline résonne au-dessus du vacarme ambiant.
- Une belle journée, ajoute une autre.
- Très bien, renchérit le directeur des ressources humaines. Je vous présente Virginie. Elle va travailler au primeur.

Les trois femmes tournent leurs yeux vers la jeune fille, plus serrée encore dans sa tenue. Elle les salue d'un hochement de tête maladroit.

- Bonjour, Virginie. La voix du trio lui paraît s'abattre comme un grand drap sur sa tête.
- Considère ces trois-là comme ta mère, ta tante et ta sœur, déclame Maron, déclenchant une vague de protestations amusées de la part des employées. Ce seront tes référentes, si tu as le moindre souci ou la moindre question. Entendu ?

Virginie fait oui de la tête, étreignant ses mains l'une dans l'autre. Elle a tout de la jeune écolière. Maron la détaille de pied en cap, amusé, puis lui fait à nouveau signe de le suivre.

- Je crois que je t'ai à peu près tout montré, ma petite. Tu vas pouvoir commencer à *tra-vai-ller*.

Il appuie les trois syllabes du dernier mot, comme s'il lui adressait des reproches. Virginie se sent plus que jamais gauche et incapable. La boule dans son estomac gonfle à vue d'œil. C'est certain, tous ne vont pas tarder à s'apercevoir à quel point elle est mauvaise. Une idée folle de l'embaucher. Alors qu'il y a tant de bonnes personnes compétentes ailleurs. Elle va se faire renvoyer et ne sortira plus jamais de sa chambre. Violette nourrissant son corps et Armelle rongant son esprit. A travers le miroir de la coiffeuse.

- Virginie ?

Maron lui saisit l'épaule de sa poigne ferme. Elle revient brusquement à elle. Un homme se tient en face d'elle. Pendant une seconde elle ne songe qu'à un mot : sourire. Ce qu'il y a au centre de son visage. Bien qu'enfoui sous une épaisse barbe noire, ce rictus comme un astre.

Son grand corps maigre lui fait face, et il lui tend une longue main aux doigts osseux. Virginie y glisse la sienne, gracieuse et douce. Le contact de cette peau étrangère, froide et rêche, la rassérène immédiatement. La boule dans son estomac disparaît. Le sang de ses veines se réchauffe. L'homme se baisse pour déposer une esquisse de baise-main. Ses cheveux noirs, hirsutes et anarchiques, se meuvent, serpents fous autour de sa tête. Il se redresse. Ses yeux brûlent.

- J'ai bien connu votre mère, lâche-t-il sans se départir de son sourire. Sa voix coule comme une caresse, chaude.
- Ma très chère Armelle.
- Elle nous manque à tous, renchérit Maron en fixant le sol avec une tristesse évidente.

Qu'est-ce qu'elle peut nous manquer.

Il reporte son attention sur la jeune fille et lui offre une moue toute pleine d'une candeur rêveuse.

- Certain qu'il n'y a pas beaucoup d'employés à avoir autant marqué notre magasin.

Il tapote sur l'épaule de l'homme, puis sur celle de Virginie.

- Virginie, je te présente M. Libre-Pater. C'est chef du rayon primeur. Notre employé le plus ancien. Il a bien connu ta maman. C'est avec lui que tu vas travailler, à présent. On le surnomme Patte-Libre, entre nous. C'est parce qu'il est très agile.

Sur ces mots, il lui caresse la joue du bout de l'index.

- Je suis vraiment heureux de t'avoir parmi nous.

Patte-Libre ne détache pas son regard d'elle. Elle n'en est pas gênée. Toute la tension ressentie depuis son arrivée dans le magasin s'est évaporée.

- Tu vois, dit-il dans un sourire. Je te l'avais dit. Je serai là.

9.

- Tu t'en vas ?

La silhouette maigrelette de Tomazzi se découpe dans les lueurs du crépuscule, perchée au sommet d'un container. Le jour est finissant, et sa nuit de travail va débiter.

Pour Bruno, aucune véritable activité depuis plusieurs heures. Quand l'homme est tombé, les contremaîtres ont immédiatement interrompu le chantier et improvisé une tentative de secours aux abords du gouffre. Peine perdue. Le gros ne reviendra pas. Dans le monde réel, les gens ne trouvent jamais de branche à saisir. Il est mort dans sa chute. Ou noyé dans l'un des lacs souterrains. Les secours vont mettre de longues heures à le retrouver. Pour peu que les assureurs de la compagnie jugent jamais rentable d'intervenir.

- J'ai quelques jours, oui, murmure Bruno.

- Tu sais où aller ?

Le jeune homme hausse les épaules. Sa patience se réduit à peau de chagrin. Les simagrées de son collègue l'épuisent.

- Tom... Je rentre juste chez moi. Quelqu'un est mort aujourd'hui. Il y a eu un accident, et j'étais aux premières loges. C'est pas mystérieux ou je sais pas quoi. C'est juste une putain de tragédie.

- Non.

Le vieux se laisse glisser du container. Bruno est si surpris qu'il se rapproche, les mains tendues. Tomazzi, après une courte chute, se trouve agenouillé au sol. Il se redresse et saisit le jeune homme par les épaules.

- C'est pas un accident. Il a été assassiné, tu comprends ? Tué, pour expier. Pour calmer la colère.

- La colère des machines ?

- Mhm mhm.

- C'est... Débile.

D'un geste fatigué, Bruno se dégage.

- T'es dingue. Laisse-moi tranquille.

Tomazzi n'insiste pas, se contentant de le fixer de ses yeux humides.

Sur la route du retour, ses paroles s'attardent néanmoins. Lancinantes. Bruno songe aux machines. Ça le dérange de considérer les outils gigantesques comme des créatures dotées d'une vie propre.

Néanmoins, tout ouvrier y a songé au moins une fois, pas vrai ? A l'aube et au crépuscule, lorsque l'équilibre entre l'ombre et les lumières est encore incertain, c'est beaucoup plus facile. La réalité prend une consistance nettement plus dense.

Au loin, dans le paysage bordant la longue bande de macadam qui s'enfonce entre les collines, des lumières s'agitent. Elles se concentrent autour d'un point fixe. Une sorte de camp. Bruno les observe, l'esprit ailleurs, lorsque le panneau indicateur surgit :

AIRE DU CLOS BRESSEUX

800 M

Sans réfléchir, il enclenche le clignotant. La sortie se dessine bientôt dans la lumière des phares.

La voie se poursuit sur plusieurs centaines de mètres, décrivant de sinueux virages. Sur la dernière ligne droite, il voit réapparaître les mouvements lumineux. Ça lui secoue un peu les tripes, mais il faut vérifier.

L'aire de repos se compose d'un bloc sanitaire en dur, sorte de base spatiale désaffectée fleurant bon l'urine, d'une tripotée de places de parking et d'une demi-douzaine de lampadaires à la clarté blafarde. La zone est ceinturée par un haut mur d'arbres aux silhouettes démesurées.

Les places sont toutes libres, à l'exception d'une antique caravane antique dans un coin, entourée de cinq ou six voitures. Certaines dorment, feux éteints. D'autres s'éveillent soudain, leur ronronnement épousant le murmure du groupe électrogène de la base spatiale. L'une des voitures s'enfuit, dessinant de larges cercles sur le bitume humide, avant de disparaître. Une autre, plus petite, se matérialise à sa place.

Bruno hésite. *Faut y aller.*

Du courage. Il se gare à proximité de la caravane, à distance respectable des autres voitures. Il y a quelque chose de très déplaisant dans le fait de s'aligner sur elles. De les imiter.

Il coupe le contact, range la clé au plus profond de sa poche, et met le pied dehors. Il sait feindre la parfaite confiance en soi. Avancer droit devant. Ne pas glisser un regard vers les pare-brises. Ignorer les mouvements en coulisses.

Comme il se dirige vers la porte, des phares s'allument. Aveuglé, il parcourt les derniers mètres jusqu'à la porte de la caravane en tâtonnant dans le vide. Une main tendue devant lui, il sent avec soulagement les angles de la poignée au bout de ses doigts. Les phares s'éteignent.

Bruno ouvre la porte. Un air moite et rance lui jaillit au visage, tandis qu'une voix féminine, rauque et éraillée, émerge.

- Tu rentres oui ? Le chauffage coûte une fortune.

La caravane n'est pas immense, mais Bruno s'y sent tout petit. La femme est installée sur une couche à l'autre bout de l'unique pièce, alanguie sur le flanc comme une odalisque. Une odalisque un peu défraîchie. La cinquantaine bien sonnée, sa chair fatiguée retombe en pans nonchalants sur son menton et ses hanches.

Deux yeux d'un bleu iridescent percent sous les plis et les rides, fusillant l'intrus d'un regard affûté. Elle désigne un vieux rocking-chair d'un geste qui fait s'entrechoquer une multitude improbable de bracelets en toc. Bruno considère le siège sans comprendre.

- Par tous les dieux... Assieds-toi.

Il s'exécute, tout penaud. La femme lui adresse un regard entendu.

- Alors ? Qu'est-ce qu'il te faut mon petit ?

Bruno voudrait réfléchir, mais il en est incapable. Un silence maladroit s'installe. La femme le rompt en soupirant avec force.

- Bien. Dans ce cas, laisse-moi faire, entendu ?

Elle se lève avec une grâce insoupçonnée, et s'approche. Il se tend sur le rocking-chair, déclenchant un début de balancement involontaire. Elle se place face à lui et sourit. Bruno mesure qu'elle a dû être très jolie, il y a longtemps. Elle immobilise son siège d'une main ferme.

- Bouge pas.

Sa main innocupée glisse le long de la joue du jeune homme. L'odeur forte de sa chair chaude et usée emplit ses narines. Ça lui réchauffe le ventre et titille ses cuisses. De longs doigts lisses passent sous le lobe de son oreille, poussent jusqu'à l'orée de sa chevelure, sur sa nuque roide. Bruno s'entend respirer plus distinctement. Un long frisson lui parcourt le dos, la peau.

- Bien.

La femme recule d'un pas. Imperturbable, le fauteuil reprend son balancement. Bruno lit un mélange de mélancolie et d'amusement sur le vieux visage. Elle porte les doigts qui l'ont touché à ses narines, inspirant avec force, puis les plonge dans sa bouche. Elle les goûte avec une application quasi scientifique. Elle le considère encore, ses doigts recouverts de salive dressés devant elle. Bruno l'observe, inconscient de tout le reste, rocking-chair et balancement inclus.

- Elle est très belle, n'est-ce pas ?

Il acquiesce lentement.

- Virginie.

La femme de la caravane est la deuxième personne à énoncer son prénom, après Tomazzi.

- Virginie, répète-t-il.

- Il faut que tu suives le pied ailé. Il est encore temps d'y aller.

- Mais allez où ?

- Elle est très belle. Tu n'es pas le seul à l'avoir aperçue.

Les traits de la femme changent sans cesse d'aspect. Tantôt fins et séduisants, tantôt lourds et laids. Son regard se perd. Son crâne s'incline, va et revient.

- Il est là depuis très longtemps. Ce n'est pas un petit homme... C'est un grand. Il la protège, parce-qu'il la veut.

- Qui ça ?

- Il est si près...

- De qui parles-tu ?

- Patte-Libre. *Liber Pater. C'est un grand.*

Bruno veut se lever. Le rocking-chair bascule et l'en empêche.

- Merde.

- Il sait que tu vas venir. Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée.

Bruno parvient à s'extraire du siège. Il lui attrape le poignet.

- De quoi tu parles ?

Il la secoue sans ménagement. La femme semble revenir à elle. Elle le considère d'abord avec incompréhension. Puis une lueur d'espèglerie naît au fond de ses yeux cernés.

- Encore un prince charmant qui va finir en crapaud.

Elle étouffe un rire narquois, repoussant Bruno vers la porte.

- Pas de crapaud chez moi. Fiche le camp !

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il se retrouve à l'extérieur de la caravane. La porte de referme sur lui.

Tout autour, les voitures n'ont pas bougé. Seulement les phares sont tous allumés à présent. D'une même impulsion, tous les moteurs rugissent. Bruno sursaute, piétine sur place. Il s'élanche dans une course précipitée vers son véhicule.

L'habitacle protecteur regagné, il met le contact, haletant.

Patte-Libre. Liber Pater. C'est un grand.

La grotte revient toutes les nuits, à présent.

Sa moiteur glaciale et son ample silence lui ont d'abord paru hostiles, comme si sa présence dans le lieu n'était pas voulue. Puis elle a pris ses marques.

Elle arrive par l'étroit passage et s'arrête au bord du lac souterrain. Elle fait quelques pas, ses orteils effleurent l'eau froide. Ils y pénètrent jusqu'à mi-cuisse. Ensuite, l'anguille remarque sa présence, et s'approche. Virginie joue avec elle, la prend dans ses mains. A chaque fois le même frisson.

Froid, mais *vivant*.

Elle a conscience de rêver, tout du long. Ses songes nocturnes n'en revêtent pas moins une tessiture saisissante. Bon gré, mal gré, elle passe de la prudence à un puissant sentiment de confort. Elle se met au lit sans y penser, rabat les draps sur ses jambes. Ferme les yeux. Le sommeil arrive et elle s'y coule sans effort.

L'intrus apparaît lui aussi. Elle le sent l'observer, dans son dos. Muet comme un fantôme. Quelque-chose en lui dérange. Ça la dérange de plus en plus. Pour une raison ou une autre, il porte un avis. Une condamnation. Il en laisse planer l'empreinte dans l'air de la grotte. Alors, l'anguille se fait plus retorse. Elle se tord en tout sens, perdant toute malice. Virginie se lasse de jouer, et la relâche.

Elle cherche à se tourner vers l'homme. Le voir. Pouvoir lui parler, connaître ses intentions, la raison de sa présence dans son rêve. Son rêve à elle. Mais la moindre amorce de mouvement provoque le réveil. Retour à la case départ. Avec le temps, tout cela finit par laisser place à l'agacement. Elle cherche une stratégie viable pour le contrer. Dans les rêves, toutefois, rien de fonctionne comme ailleurs.

- Tu as fini de mettre les melons en rayon ?

Patte-Libre s'est approché en douceur, glissant une main à la surface de son dos baissé, sans qu'elle ne l'entende. Virginie se redresse, lui fait face. Elle se sent particulièrement petite. Il sont seuls dans la réserve. Il lui sourit, vaguement séducteur.

- Non. Pas encore eu le temps.

- Bien. Il est quatre heure du matin, il faut qu'on avance, sinon on devra sauter la pause.

Il la contourne et s'éloigne vers une autre pile de cartons. C'est fou ce qu'il peut y avoir comme cartons.

- Et autant te dire que je déteste qu'on me sucre les pauses, trésor.

Elle le regarde partir. Elle farfouille dans sa poche et y trouve son cutter de travail. Fin et coupant. *Comme toi*, murmure Armelle. La main vive et précise, elle tranche le carton vide.

Ne m'appelle pas trésor.

L'objet lui échappe des mains, voltigeant par-dessus son épaule. Virginie sursaute dans un hoquet. Le cutter heurte le carrelage, tournoie au milieu d'une dalle comme l'aiguille affolée d'une boussole. Au loin, la voix grave de l'un des garçons bouchers résonne.

-Est-ce que la viande fraîche est arrivée ? Les crochets sont nettoyés.

Quelqu'un lui répond, d'un endroit plus éloigné encore. Virginie l'entend à peine. Une tâche de sang rouge se forme à ses pieds, gonflée par une fine pluie de gouttes.

Et merde.

Elle inspecte ses deux mains, nerveusement. L'entaille sépare l'intérieur de sa paume droite en deux parties distinctes.

- La vache, tu t'es pas ratée.

Le jeune boucher se tient dans l'entrebâillement de la porte, les sourcils relevés. Du coin de l'œil, Virginie aperçoit les reflets argentés de son tablier en cote de maille, puis la plaie qui palpite au creux de sa main. Le garçon s'approche d'elle. Elle sent son souffle chaud sur son visage.

- Il faut que tu ailles à la poissonnerie, ils ont un nécessaire de secours.

Elle balbutie quelque chose, incertaine. De petites étoiles piquantes déforment son champ de vision.

- Franchement vas-y, ça pisse le sang. Ça craint.

Elle acquiesce mollement. Il l'attire vers lui.

- Allez on est parti.

Avec une prudence ferme, il l'accompagne hors de la zone réfrigérée. Ils longent le grand étal de la poissonnerie, où les deux employés s'affairent en silence.

- Tiens, Fredo, la petiote s'est charcutée la main.

Le vieux poissonnier redresse ses yeux d'animaux. Sans un mot, il quitte son office, agrippe Virginie par le bras et remercie le boucher d'un vague signe de tête. L'autre ne s'attarde pas.

Ils pénètrent dans l'arrière boutique. Un petit placard à pharmacie occupe l'un des murs. Le Fredo y farfouille et en sort un lot de boîtes blanches, bleues et rouges. Il se lave ensuite les mains dans l'évier, consciencieusement. Leurs regards ne se croisent qu'à une seule reprise, alors qu'il imbibe un coton de désinfectant. Virginie serre les dents pour ne pas hurler lorsqu'il tamponne vigoureusement sa paume. Il confectionne ensuite une compresse et la fixe à l'aide d'un épais sparadrap.

- Ça craint pas la moiteur.

Elle fait oui de la tête. Ses sens lui reviennent. Le pansement est particulièrement réussi. Elle l'inspecte tandis que l'homme ramasse son nécessaire à soins.

- Il faudra quand même que tu ailles voir un toubib, je pense. Mais avec ça tu pourras tenir tes heures de boulot.

- Merci.

Il lui adresse un imperceptible signe de tête, s'arrête face à elle sans la regarder, tête basse, puis la contourne pour rejoindre son étal.

11.

Le pied ailé.

Bruno tourne et retourne les mots dans sa tête sans parvenir à en comprendre le sens. Il y reconnaît quelque chose, quand même. Un tout petit quelque chose de familier.

Quatre heures se sont écoulées depuis qu'il a quitté l'aire d'autoroute. Il a continué jusqu'à la sortie où d'ordinaire il s'engage pour regagner ses pénates. Que peuvent-elles pour lui à présent ? Son foyer vide et absurde n'a plus de signification. Son travail non plus. Une seule chose en a : trouver la fille.

Mais comment ? Cette question le pousse à poursuivre son chemin. Appuyer sur l'accélérateur de la vieille Peugeot. Il accumule les kilomètres. Des lieux dits, des villages et des zones. Rien qui mentionne un pied ailé.

Le jour se lève lorsqu'il le voit enfin. Ce n'est pas un mot, pas un lieu. C'est un pied, dessiné sur un panneau immense en bordure de route. Stylisé comme un élément de bande dessinée, peut-être le pied d'un Romain dans Astérix. Un pied beige suivi d'une petite aile blanche, et surmonté, en grandes lettres rouges, des mots : HERMÈS ÉLECTROMÉNAGER.

La musique de la publicité émerge de ses souvenirs, accompagnée du slogan. Une voix masculine : *la pointe de la technologie.*

Le panneau indique que le magasin est situé au sein d'une zone commerciale, à la prochaine sortie. Sans réfléchir, Bruno s'y engage. La route s'enfonce dans un tissu pavillonnaire gris et morne, peuplé de rares silhouettes, fantômes aux fenêtres et aux portails. Il croise deux voitures qui, au pas, s'attardent dans les virages. Bruno ralentit lui aussi, pas envie de se faire remarquer. Un second panneau Hermès Électroménager. Trois minutes, sur la droite.

Les façades commerciales défilent des deux côtés de la route. Il ralentit à hauteur d'un grand entrepôt blanc et rouge et se gare sur le parking. La vitrine ne laisse entrevoir qu'un malheureux frigidaire, porte ballante. A l'intérieur, une désolation d'étagères vides se dessine à perte de vue. Les lieux sont déserts, froids, presque morts.

Bruno quitte la voiture. Ses chaussures projettent de la poussière. Quelque chose a eu lieu ici, c'est évident.

On a fait place nette là-dedans. Depuis deux ou trois semaines sans doute. Les lieux sont propres, aucun déchet par terre. Pas de pillage en règle.

- Y a quelqu'un ? lance-t-il, étonné de ne pas entendre sa voix en écho.

Un bruit retentit. L'une des portes métalliques du fond, grande ouverte sur l'obscurité. Elle donne sur une arrière-salle. Les stocks. Quelques jurons étouffés, suivis de pas rapides. Bruno résiste à l'envie de ficher le camp en vitesse.

Un homme surgit dans l'embrasement. La quarantaine, ailes de corbeau d'un noir profond. Une barbe florissante émerge d'un col de chemise à carreaux, grand ouvert. La panoplie se compose également d'une salopette bleue et une casquette informe. Il mâchonne un crayon et observe longuement Bruno. Ce dernier s'apprête à lui parler, mais le type entame une succession d'exclamations essouffées. Il court vers lui.

- Merde. Vous êtes venu.

Arrivé face à lui, l'homme le dévisage de si près qu'il sent son haleine.

- C'est complètement fou. J'y croyais plus. Mais alors plus du tout.

Il se tape plusieurs fois les mains sur les genoux.

- Je crois que vous vous trompez, balbutie Bruno. Je ne suis pas...

- Mais si. Vous êtes le gars du chantier. Celui qui a rêvé de la fille. C'est comment déjà...

L'homme claque des doigts.

- Bruno.

Il cherche encore ses mots lorsque l'homme lui dépose une tape amicale sur le torse.

- Allons, vous en faites pas, c'est juste que je connais bien Tomazzi.

- Vous connaissez le vieux ?

- Oui. On est de vieux amis, même.

- C'est impossible. Ce n'est pas lui qui...

L'homme l'agrippe par le bras et l'entraîne vers la porte métallique.

- Café ? Vous devez mourir de faim. J'ai des sandwichs. Et des boîtes de conserves.

L'arrière-boutique n'est pas grande. Un petit cube douillet, des placards de laminé rouge, un évier d'aluminium, une table en formica hors d'âge, deux chaises et un fauteuil prostré dans un recoin. Quelques livres de poche traînent en équilibre précaire sur le rebord du lavabo, de la table et des accoudoirs du fauteuil. Un large cendrier, enfin, rempli de mégots indifférents aux lois anti-tabac.

L'homme farfouille dans l'espace cuisine, trouve deux tasses ébréchées et les pose sur la table.

- C'est à la bonne franquette, hein ? Pas de chichi.

Il s'empare d'une bouilloire électrique, dont le plastique jauni trahit l'âge avancé, et l'allume. Il prend place à la table, en face de Bruno.

- En réalité, je savais que vous alliez venir, c'est marrant.

Bruno se passe la langue sur les lèvres.

- Vous vous demandez comment ?

- Un peu, oui.

- Je travaille ici depuis... Allez, on va dire treize ans. A la louche, quoi. Y a pas si longtemps, c'était intense. On dirait pas, hein ? On était vachement nombreux, on bossait tout le temps.

Son regard s'efface. Il désigne la porte d'un geste désabusé.

- Avant tout le bordel, quoi. Avant qu'on décide de fermer. Cette foutue ville est partie en

cendres.

- Un incendie ?

L'homme ricane.

- Non, pas un *vrai* incendie. C'est la ville, c'est tout. On a pas fait attention. Elle était devenue beaucoup trop grosse, et elle s'est endormie. On a... On a jamais réussi à la réveiller. Alors les gens sont partis. Enfin, presque tous les gens, bien sûr.

- Pas vous.

- Non. Je viens travailler ici tous les jours. J'étais un super bon vendeur. Y a plus rien à faire, mais je savais que vous alliez venir. Tomazzi me l'a dit, une fois. J'ai jamais oublié ça.

- Y a personne d'autre ?

La question semble le heurter.

- Non, non. Enfin si, il y a les autres.

- Les autres ?

L'homme acquiesce. Ses joues se creusent en une grimace ridicule.

- Quels autres ?

La bouilloire électrique siffle. L'homme s'empare du récipient et remplit deux pleines tasses d'un liquide sombre.

- Ils sont pas loin. Je vais vous montrer.

L'employé allume les néons du plafond. Une vive lumière blanche inonde l'entrepôt. Bruno le suit jusqu'au haut rideau de fer, par où les camions devaient décharger à une époque.

- Qu'est-ce qu'il y a derrière ?

- Rien. Juste le dehors. Un petit bois, le genre de friche dégueulasse qui n'appartient à personne et où tout le monde vient déposer ses merdes. C'est là qu'ils sont allés quand c'est arrivé. Il y a eu un moment où certaines personnes n'ont pas supporté que la ville...

Il peine à trouver ses mots.

- S'éteigne. Surtout ceux qui travaillaient ici. C'était trop important pour eux. La petite ville qu'il y avait dans leur tête s'est écroulée aussi, ça a coincé. Ils n'ont pas supporté.

L'homme se rapproche du volet métallique. Sur l'un des côtés, un boîtier contient plusieurs boutons aux couleurs criardes. Blanc, rouge, vert. Il appuie fermement sur le dernier. Un bruit sourd résonne, suivi de la course grinçante des chaînes.

- C'est là.

Il s'époussette les mains tandis que le volet s'ouvre. Un petit parking extérieur se dévoile, baigné par la pâle lumière de la mi-journée. Une bordure végétale chaotique ceinture l'espace, toute de ronces, d'arbres courts décharnés et d'une foule bigarrée de déchets ménagers : emballages, mégots, papiers gras et canettes écrasées.

Lorsque la porte est ouverte, enroulée sur elle-même à quatre ou cinq mètres de hauteur, Bruno s'avance vers le bord. L'homme le saisit pas le bras, davantage apeuré que prudent.

- Oh là. Attention, pas trop près quand même. Ils pourraient vous entendre.

- Mais qui ?

L'employé balaye les abords d'un regard inquisiteur.

- Eux, pardi. Ils rôdent dans le sous-bois. Tout le temps.

Une ombre, un mouvement. Quelqu'un accroupi dans les fourrés. Des fragments de chair en marche. Une chaîne en argent sur un torse nu. Bruno plisse les paupières, scrute les feuillages.

- Je crois que j'ai vu quelqu'un, effectivement...

Dans son dos, l'homme s'agite.

- Certains sont mes anciens collègues. Pas mal de vendeurs. Sophie aussi, une sorte de comptable. Elle a un truc bizarre sur la tronche maintenant, elle a dû se blesser. En tout cas on voit trop ses dents.

Une chose quitte les fourrés d'une démarche simiesque, utilisant ses mains autant que ses jambes pour se déplacer. Avec une habilité étonnante. C'est un homme, de toute évidence. Vêtu de ce qui a dû être à une époque un magnifique costume gris anthracite, une chemise blanche au col arraché.

Il les fixe tous deux, s'immobilisant au milieu de la zone. Bruno jurerait qu'il hume l'air.

- C'est Jacques, murmure l'homme derrière lui. Il bossait dans le magasin d'à-côté. Je peux plus lui parler maintenant... Il entend plus.

Le Jacques passe deux yeux hagards sur eux.

- Il vaut mieux qu'on referme la porte maintenant. J'aime pas qu'ils viennent trop près.

Bruno consent d'un signe de tête. L'homme appuie sur le bouton jaune. Le volet s'ébranle, puis redescend.

Le vendeur se rembrunit lorsque Bruno lui annonce devoir reprendre la route. Il le raccompagne. Dehors, le crépuscule s'affaisse de tout son poids sur les dernières résistance du jour.

- C'est là que je suis garé, indique Bruno après quelques pas dans le sable.

- OK.

- C'est quand même débile tout ça. Je sais même pas pourquoi je suis venu ici.

- Ah la vache. J'ai failli oublier.

Il lui fait signe de patienter et disparaît dans le magasin. Il revient quelques secondes plus tard, un gros paquet de papier kraft dans les mains.

- Tomazzi l'a laissé pour vous. L'a dit que vous en auriez besoin.

Interdit, Bruno déchire un coin du kraft. Un bout de combinaison bleu et orange. Celle des

ouvriers du chantier. Sa tenue.

- Comme il dit toujours, il faut savoir qui on est et d'où on vient. Il y a le logo de la compagnie sur le torse. Ce sont vos couleurs. Vous avez une pioche aussi, dans votre coffre. Vous en avez toujours une, non ?

- Oui.

Bruno marche vers la voiture. Ses yeux le piquent. Il adresse un signe de tête à l'homme.

- Vous vous appelez comment au fait ?

- Richard.

- Merci pour tout, Richard. A un de ces quatre.

- J'crois pas qu'on se reverra.

- Pourquoi ?

- C'est pas écrit comme ça. Faut admettre, rien n'est plus vraiment écrit maintenant, tout est devenu... Flou. Mais je pense pas qu'on se reverra.

- OK. Tchao mec.

- Bonne chance.

Bruno balance le paquet sur le siège passager et démarre. La vieille Peugeot craque, puis s'enfuit le long de la bande de bitume.

12.

- Je n'ai jamais aimé les lames, moi.

Patte-Libre décharge des caisses d'avocats à l'intérieur de la pièce-frigo, soufflant et soupirant comme un taureau. Ses longues mèches de cheveux noirs dégringolent sur sa face. Un vrai masque en miettes. Comment la direction du magasin peut-elle tolérer un tel laisser-aller, mystère.

Virginie ne sait plus quoi en penser. Et pourquoi Patte-Libre n'a-t-il jamais eu de remarques désobligeantes de la part d'un client dégoûté ? Un long poil noir au milieu d'un tas de fruits ou de légumes, c'est fréquent. De quoi vous ôter l'appétit. Il bénéficie auprès de la clientèle du même respect mêlé de crainte que lui témoignent l'ensemble de ses collègues. Ce qu'on appelle le charisme, sans doute.

- Je n'ai jamais aimé les armes en général. Heureusement qu'on ne découpe pas les fruits à la carabine.

D'un tic nerveux, ses sourcils se redressent. Il part d'un rire sonore, hululement d'une chouette, grognement de cochon. Virginie frissonne.

- Comme si on avait besoin de tout ça pour se défendre, hein ?

Il lui décoche un rapide clin d'œil.

- Tu veux que j'te montre un truc ?

Virginie reste muette, se contentant de le fixer.

- T'es vraiment pas causante, toi.

Vaguement dépité, il ajoute :

- C'est dommage, t'es bien mignonne, et puis on se marre tellement ici. Allez, ramène toi.

Il actionne un bouton rouge sur le mur. La porte hermétique s'ouvre dans un long crissement métallique. A contrecœur, la jeune fille le suit.

Il fait jour à présent. Les premiers clients se répandent dans les rayons. Patte-Libre se glisse dans l'espace primeur. Sa blouse blanche et sa coupe de cheveux lui donnent l'air d'un savant fou.

Virginie observe les quelques femmes présentes, qui errent d'un pas rapide et précis. Toutes scrutent les bacs de fruits et légumes avec attention. Cette même expression totalement absente que pouvait arborer Armelle quand elle faisait ses courses. La tête inclinée vers le bas, le menton dans le cou, la mine boudeuse. Le ventre servant de biais d'accostage pour tout ce qui expose des produits en vente. A ce souvenir, une légère pointe de douleur enserre le cœur de sa fille.

Patte-Libre s'arrête au milieu de son propre rayon, poings sur les hanches et nez au vent. Il avise les clientes présentes, amusé. Virginie n'aime pas ce regard. Il fait à nouveau quelques pas, puis se rapproche de l'une des femmes. La quarantaine, ni laide ni belle. La chair ramollie de son visage ne laisse rien transparaître d'autre que le poids du souci et celui, plus léger, d'une liste de provisions à honorer.

Patte-Libre se place derrière elle, approche son visage mangé de barbe. Il hume la femme, glisse sa main sur son épaule. Elle ne semble pas remarquer sa présence, pas plus que toutes les autres personnes alentours.

Invisible.

Sa main calleuse remonte de l'épaule jusqu'à la nuque, massant jusqu'à faire pencher brutalement le buste entier vers l'intérieur du bac à légume. La cliente n'a pas changé d'expression. Simplement fermé ses lourdes paupières. Comme un fauve silencieux, Patte-Libre se vautre sur son dos plié. Il embrasse rageusement son cou. Le sol ondule faiblement. Virginie oscille. Sans qu'elle l'ait vraiment remarqué jusque là, sa paume droite se réchauffe lentement, au rythme des à-coups inquiets de son cœur. Elle inspecte le pansement, mais il ne paraît pas souillé.

Lorsqu'elle relève la tête, Patte-Libre et la cliente ne sont plus là. Elle balaye les alentours du regard et les repère, devant la porte menant aux stocks. Patte-Libre la guide, une main sur l'épaule. Il chuchote des mots à l'oreille de la cliente, sans qu'elle ne réagisse, puis déverrouille la porte automatique. Tous deux disparaissent dans le long couloir obscur.

Virginie soupire et se dirige à son tour vers le passage. Le jeune poissonnier vient à sa rencontre.

- Laisse-moi passer, siffle-t-elle entre ses dents.

- Pas question. Va t'occuper de tes pastèques.

Virginie avise le long couteau au manche de plastique jaune que le jeune homme tient dans sa main droite.

- Quelque chose qui cloche ?

La voix de Maron, là, juste dans son dos. Le poissonnier lui adresse un regard morne et regagne prestement son poste de travail. Virginie fait volte-face et se retrouve nez-à-nez avec le directeur des ressources humaines.

- Hé bien ?

- Monsieur. Je dois aller aux stocks. Il...

- Quoi ?

- Il se passe quelque chose.

- Vraiment ?

Maron écarquille des yeux ronds comme des soucoupes.

- Quel genre de chose ?

- Une mauvaise chose.

- Vous en êtes certaine ?

- Oui. Tout à fait certaine.

- Dans ce cas, allons y jeter un coup d'œil.

Il déverrouille à son tour la haute porte coulissante. Derrière son étal, le jeune poissonnier hausse les épaules.

Maron s'engage dans le couloir d'un pas rapide.

- M'sieur Maron ! Attendez-moi.

Il poursuit sans ralentir. Virginie accélère. Un lourd poids lui heurte le crâne. La douleur l'écrase. Elle se prend la tête à deux mains.

- Je t'avais dit de rester dehors.

Le poissonnier la toise avec nervosité. Virginie se redresse, les dents serrées.

- Espèce de sale petit con.

Sans répondre, l'employé referme la porte coulissante, sa main encombrée par un long tube noir. Celui qui sert à boucher l'évier de la poissonnerie. Dur comme la pierre, mais creux. Son long couteau se trouve toujours dans son autre main, ruisselant du sang d'un thon fraîchement coupé. Virginie s'avance d'un pas et lui arrache l'arme.

Un geste, un tour, et elle lui enfonce dans le ventre.

Le poissonnier fixe l'endroit de son torse où le métal souillé vient de pénétrer. Son souffle se fait lourd et haletant.

- Espèce de sale petit con.

Virginie retire le couteau d'un coup sec. Le jeune homme la considère, dépité. Il s'affaisse sur le carrelage sombre. Son tablier aspergé de sang se froisse dans la chute.

- Ce n'est pas réel, gémit-il. Tu n'es même pas ici.

Virginie raffermit sa poigne autour du manche et s'avance dans le couloir. Elle ignore le chemin qu'ont pris Patte-Libre, la cliente ou Maron. Les stocks dorment dans un silence de sanctuaire. Seul le ronronnement lointain de la climatisation résonne. Elle s'engage dans un embranchement plus sombre que les autres, sans parvenir à se faire une idée précise de l'endroit où elle se trouve. Trop de passages possibles. Celui de droite ne devrait pas se trouver là. Elle accélère, ses pieds nus martèlent le sol glissant et froid. Ce couloir n'a pas de fin, vraiment pas. Et pourquoi donc est-elle pieds nus ?

Quelque-chose bouge dans sa main. Le couteau est froid lui aussi. Froid et lisse. Il remue, cherchant à s'enrouler autour de son poignet. Elle le lâche. Il fait un bruit poisseux en atterrissant par-terre. Virginie cherche à s'écarter. Elle bascule.

Patte-Libre ricane, juste derrière elle.

13.

Bruno gare la voiture au sommet d'une des collines surplombant le Supakaar.

Un parking excessivement vaste le ceinture. La nuit tombe. Seules quelques zones sont éclairées, îlots de tranquillité au milieu d'un océan de ténèbres et de vide.

Sur la carte, il a parcouru des kilomètres. La vieille sottise de Tomazzi lui martèle les oreilles. L'accident sur le chantier, la colère des machines. Ce qu'il sent lui-même. Le vieux n'aime pas le Supakaar.

Bruno revêt l'uniforme du chantier. Il passe le bout de l'index sur l'écusson du sein gauche, tout en couleurs criardes. Une petite pelleteuse bondissant sur une pioche de bande-dessinée. Le manche de la véritable pioche repose en équilibre sur le siège passager.

C'est idiot, mais il doit reconnaître que ce blason le reconforte. Il pense au chantier, aux amis de table de l'équipe de nuit. A cet esprit de corps qui les habitent, tous, autour du café. Aux blagues cochonnes, aussi.

C'est nous.

Bruno fait glisser sa voiture le long de l'allée. Même pleins phares, on y voit pas à cinq mètres. D'ici, le lieu paraît encore plus grand. Comme si ses dimensions n'étaient pas clairement définies. En pleine nuit, le magasin n'est bien sûr pas ouvert au public. Bruno sait malgré tout que les employés travaillent déjà sur place, à quelques heures de l'aube.

Et elle en fait partie.

Il pénètre sur le parking. Il se fait confiance pour pénétrer dans le supermarché. Ensuite... Il improvisera. Il a déjà préparé un discours tout fait qui devrait...

Quelque chose percute violemment la voiture, côté passager. Bruno donne un coup de volant involontaire dans le sens inverse. Le véhicule penche dangereusement sur deux roues. Une longue forme se dessine à quelques mètres. La tôle de la portière plie dans un hurlement métallique. La silhouette massive du Supakaar s'incline de quatre-vingt-dix degrés dans le cadre du pare-brise. Bruno se protège la tête des bras alors que le goudron se précipite rageusement vers lui, sur sa gauche. La vitre vole en éclats à quelques centimètres de son visage. De petits morceaux durs comme des pierres se répandent dans l'air. Certains s'enfoncent dans sa chair, y découpent d'innombrables entailles miniatures. Bruno heurte le volant du front. Pas suffisamment fort pour tomber dans les pommes, mais assez pour crier et surtout avoir mal. La ceinture de sécurité plaque son buste contre le siège, une main de géant qui lui coupe le souffle.

La voiture s'immobilise dans un tonnerre de crissements de tôle déchirée. Sonné, Bruno contemple un instant le tableau de bord, constellé de micro-débris. Dans les films, les voitures explosent vite. Il s'extrait rapidement du vieux break, non sans s'emparer de la pioche au passage, et se laisse tomber prudemment sur le sol. Il ricane en imaginant les préposés au parking se plaindre du manque de savoir-vivre des clients, le lendemain.

Une présence silencieuse. Il se retourne d'un bond, nouant ses deux mains autour du manche de la pioche. La longue forme serpente autour des restes de la voiture, toute en cliquetis métalliques, avant de s'immobiliser mollement. Bruno plisse les yeux.

Des caddies.

Enfilés les uns dans les autres. Une bonne centaine de chariots, serpent géant abandonné au macadam. Un truc pareil doit avoir une sacrée masse. Une masse suffisante pour renverser la voiture imprudente qui viendrait le percuter par mégarde dans l'obscurité. Ou réduire en charpie un ouvrier égaré.

Un frisson fait vibrer les longues tiges de fer. A peine un murmure. Bruno se trouve là, en plein milieu du parking, à plusieurs centaines de mètres de l'entrée du magasin. A la merci du cerbère domestique.

Les machines.

Non, non et non. Tu as eu ma vieille bagnole. Tu ne m'auras pas moi.

Il contourne prudemment les chariots, gardant ses distances, et parcourt à toutes jambes la distance qui le sépare du bâtiment. Le serpent de fer ne bouge plus. Une lueur s'éveille, petit point lumineux sur le bord de la façade. Une fenêtre.

Une issue.

Un degré de plus à chaque coup. Les battements de son cœur, un peu plus nerveux qu'à l'ordinaire. Un peu plus forts, aussi. Comme s'ils ne se contentaient pas de secouer sa cage thoracique, mais la faisaient vibrer tout entière. Ses paupières s'entrouvrent sur ce va-et-vient. Une lumière crue l'inonde.

Tu as encore oublié d'éteindre, Vivi.

Mais non, même la lampe halogène de sa chambre n'a pas une telle puissance. Ce n'est pas sa chambre.

Pas son lit.

Elle grimace. Des picotements lui parcourent le visage. Des dizaines de petits points durs, virevoltant. Un oiseau ? Des insectes ? Autre chose. Une masse sombre se dessine au-dessus d'elle, floue, montant et descendant.

La douleur arrive enfin. Elle part de son entrejambe, irrite l'intérieur fragile de ses cuisses, dévore d'ondes carnassières la zone brûlante de son bas-ventre.

La masse sombre émet un borborygme. Plusieurs gouttes chaudes lui fouettent le visage et la gorge. Il est là. Patte-Libre, sur elle.

En elle.

Elle gémit vaguement en relevant ses mains, évanouies le long de ses hanches. Ses paumes entrent en contact avec la peau rugueuse de Patte-Libre. Celui-ci n'y prête pas attention. La jeune fille caresse lentement ses avant-bras, remonte jusqu'à ses épaules. Elle effleure son cou, tout de muscles et de tendons, l'angle pointu de sa mâchoire sous l'épaisse barbe.

Elle serre, comme ça, sans réfléchir. Ses doigts se referment à peine autour des joues maigres. Elle presse comme un citron. Le réduire à néant comme un vulgaire furoncle. Impossible, bien sûr, mais elle le veut. Elle appuie, encore et encore, de toutes ses forces. Patte-Libre laisse échapper un râle.

Il s'immobilise. Virginie aperçoit le blanc de ses yeux injectés de sang au milieu de sa tignasse, laquelle pend vers elle comme les branches d'un sol pleureur. Vue d'ici, sa face est énorme, monstrueusement défigurée par un sourire triomphant.

- Pas trop mal installée ? glousse-t-il entre deux halètements.

Virginie ne répond pas, se contentant de détailler les plis de son rictus. Patte-Libre hausse les épaules.

- Tu aurais besoin d'un bon oreiller, n'est-ce pas ?

Une brusque nausée.

- Exactement comme ta mère, hein ? C'est tout ce qu'il lui fallait, à cette bonne vieille Armelle.

Il approche son visage lourd et chaud de son oreille. Y glisse un chuchotement.

- Ça t'a fait quoi, hein ? Elle ne t'a jamais entendue entrer dans la chambre, n'est-ce pas ? Elle s'est débattue ?

Virginie serre les dents. Patte-Libre lâche un soupir.

- Donnant, donnant, n'est-ce pas ? Cette vieille peau t'a volé ta vie, tu lui as volé la sienne.

Il se redresse, joueur.

- Mauvais sang ne saurait mentir.

Sur ces dernières paroles, il ferme lentement les yeux, et reprend son va-et-vient. Virginie se focalise sur son souffle, garde dans un coin de son esprit l'image de ses propres mains maintenant fermement le lourd oreiller de plumes sur le visage endormi d'Armelle.

Je dormais, pauvre sotte, je n'ai même pas compris que je mourais. Encore moins que c'était par ta faute.

Armelle est là. Assise juste à côté d'eux. Virginie croise son regard. Deux yeux verts, calmes et profonds. Comme un lac souterrain. Sa mère se lève d'un bond et la gifle.

Virginie s'éveille en sursaut, mouillée de sueur dans son lit. Les draps lui collent les jambes, comme autant de mains avides. A bout de souffle, la jeune fille roule sur le côté. Elle cherche à se débattre.

Laissez-moi sortir !

Atteignant le bord du matelas, elle tombe sur le parquet.

Patte-Libre sait qu'elle a étouffé Armelle. L'a-t-il deviné ? Aucune chance qu'il ait pu assister à la scène à travers une fenêtre. Violette ferme systématiquement tous les volets dès que la nuit tombe.

Virginie se dégage des draps. Elle se sent perdue, cherche en vain à récupérer les souvenirs épars de son rêve, et à en écarter d'autres, moins agréables. Le visage lourd et chaud de Patte-Libre se dessine dans son esprit un court instant.

Papa.

Elle se lève, enfile ses habits de la veille et descend en silence au rez-de-chaussée. Violette ronfle bruyamment dans sa chambre. Virginie attrape une pomme sur la table de la cuisine et quitte la maison. Dehors, il fait bon. Les derniers jours de l'hiver. Demain, c'est le printemps, pense-t-elle, et cette courte formule l'emplit d'une confiance inaltérable.

Tout va renaître.

La jeune fille gravit les quelques allées de son lotissement et rejoint le boulevard principal. Celui qui mène au Supakaar. De nuit, sous la lumière ténue des lampadaires, tout est incroyablement beau. La moindre flaque d'eau se pare de reflets miroitants. Les aspérités du goudron la font penser aux reliefs accidentés de hautes montagnes.

Tout va renaître.

- Y'a quelqu'un ?

Le halo d'une lampe torche l'aveugle. Le gros bonhomme qui la tient n'a pas semblé l'apercevoir.

Bruno avise une allée adjacente et s'y engage. Il abandonne au passage sa lourde pioche sur une étagère. L'homme s'avance d'un pas pesant. Le gardien des lieux. Bruno n'a pas du tout pensé à ça. Heureusement pour lui, il ne semble pas avoir de chien. Son phrasé laisse entrevoir une légère ivresse.

Le faisceau de lumière se livre néanmoins à un véritable pistage. Bruno doit trouver une bonne cachette.

- Si c'est encore vous les gars, je vous préviens j'appelle les flics, gronde le vigile. Pas une brasserie ici.

Bruno repère un escalier descendant vers le cœur de la grande surface. Il le descend, regrettant que les marches en métal soit aussi bruyantes. A son grand soulagement, le gardien part dans la direction opposée, râlant à tue-tête contre les intrus imaginaires.

Il dépasse les caisses et se met à l'abri des caméras, dans la zone la plus obscure qu'il peut trouver. Derrière un bac à légumes, le temps de reprendre son souffle. Il se saisit d'une tomate et la dévore, réalisant du même coup qu'il est affamé. Il renouvelle l'opération, jusqu'à apaiser un peu sa faim.

A quelques mètres, juste à côté de la poissonnerie, il aperçoit une grande porte coulissante. Des pas résonnent au loin, accompagnés de l'écho joyeux de conversations matinales. Bruno gagne la porte sur la pointe des pieds, croisant les doigts pour qu'elle s'ouvre.

Il appuie sur le bouton vert, soupire en entendant quelque chose s'enclencher de l'autre côté. La porte s'ouvre. Il s'engouffre dans le couloir, cherchant une cachette. Des deux côtés, plusieurs portes automatiques. Il opte pour la plus proche, l'actionne et y pénètre.

Des palettes de fruits et légumes, entassées les unes à côté des autres. L'obscurité baigne les lieux d'une aura paisible. Bruno remarque un étroit renforcement dans le fond de la pièce. Il s'y faufile.

- Qui êtes-vous ? dit quelqu'un derrière lui.

Il se retourne, pour faire face à un grand barbu aux longs cheveux noirs. Il cherche quelque chose à dire, troublé par l'apparence inquiétante de l'homme. Trop négligé pour un employé. Peut-être un clochard ayant trouvé refuge pour la nuit.

- Qu'est-ce que vous faites là ?

- Je...

L'homme s'avance vers lui, menaçant. Il tient un objet à la main, une sorte de long tube noir. Bruno dresse devant lui sa main tremblante, vague tentative de défense.

- Vous n'avez rien à faire ici, reprend le barbu. J'appelle la sécu.

Bruno toise l'intrus. Il avance vers l'ouverture restée béante, cherchant à l'éviter.

- Stop.

L'homme lui administre un coup sur l'épaule. Bruno gémit. Une douleur chaude lui inonde

le bras droit.

- Recule.

Bruno lui lance son poing au visage, le forçant à reculer d'un pas maladroit. Effaré, l'homme titube sur ses grandes jambes. Il tente de se redresser, mais ne parvint qu'à glisser sur le carrelage. Bruno avance une main maladroite pour le retenir. En vain. Son opposant chute lourdement sur le dos. Sa tête hirsute heurte le bord d'une pile de palettes dans un craquement osseux. Le corps roule sur le côté, abandonnant le tuyau noir.

Bruno se baisse vers le corps. Il pose deux doigts sur sa gorge. La chair est inerte. Une foule anarchique de pensées lui traverse l'esprit comme un torrent.

Il quitte la pièce, refermant calmement la porte derrière lui, puis regagne le couloir.

Au même moment, la jeune fille ouvre l'accès donnant sur le magasin. Elle s'immobilise face à lui. Bruno cesse de respirer. De longs cheveux blonds, raides comme de la paille, un nez fin couvert de tâches de rousseur, des yeux d'un vert surnaturel, une bouche ronde et charnue, qu'on dirait faite pour les baisers.

Virginie.

Elle incline légèrement la tête sur le côté.

Elle s'approche de lui, jusqu'à se trouver à seulement quelques centimètres de son visage. Ses yeux plongent dans les siens, ses lèvres roses frémissent. Elle semble chercher ses mots.

- Demain, c'est le printemps. Tout va renaître.

Elle laisse sa phrase en suspens, puis dépose un court baiser sur la bouche du jeune homme.

- Tu m'as sauvée. Comme tu le souhaitais.

Bruno veut acquiescer, mais n'y parvient pas.

- C'était écrit comme ça. Je...

- Maintenant va-t-en.

Virginie le contourne pour rejoindre la pièce où se trouve le grand corps dégingandé. Elle actionne la porte, pénètre dans la pièce, et ne réapparaît pas. Aucun cri d'effroi, aucun bruit de course précipitée.

Abasourdi, Bruno regagne le magasin. Les employés sont en train de prendre possession des lieux. Trois femmes brunes, d'une ressemblance surnaturelle, échangent des répliques sonores derrière la vitrine des produits laitiers. Deux poissonniers au regard morne s'affairent autour de leur étal. L'un d'eux, face à une large table à découpe, croise son regard et lui adresse un signe du menton. Il abat son couteau sur ce qui ressemble à une longue anguille, retirant la tête d'un geste rapide.

Bruno s'éloigne vers l'entrée du magasin. Il sent des regards dans son dos. Une foule silencieuse d'yeux vigilants. Il remonte la longue allée des caisses enregistreuses, avant d'emprunter la sortie sans achat.

- Monsieur ?

Bruno se fige. La voix d'un homme d'un certain âge, douce mais ferme. Un autre grand bonhomme, très soigné celui-là, costume trois pièces sans un pli. Il s'approche de lui d'un pas rapide. Il tient une pioche à la main.

Sa pioche.

- M. Maron. Responsable du recrutement.

Il lui tend sa main. Bruno la serre mollement. L'homme hausse les sourcils.

- Je crois que vous avez oublié ceci.

Bruno saisit l'outil. Débarassé, l'homme met ses mains dans ses poches, sourire aux lèvres.

- Une bien belle journée, n'est-ce pas ? Le printemps.

Bruno acquiesce.

- Je dois néanmoins vous rappeler, Monsieur, que le magasin n'ouvre qu'à neuf heures.

Sans un mot, Bruno serre sa pioche contre lui, et reprend son chemin vers la sortie.

16.

Du haut de ses sept ans, Tom suit sa mère dans l'allée centrale du Supakaar.

Il la repère aux motifs multicolores de sa robe et au chuintement plaintif des roues du caddie. L'une d'elle est voilée.

- Quand vont-ils se décider à en acheter des nouveaux ? s'est plainte maman en le retirant sous le portique du parking. Ces économies de bouts de chandelles...

Elle n'est pas de très bon poil, ce matin, la mère. Comme à chaque fois qu'il faut faire les courses le matin, au milieu de la foule des retraités affairés. Les pires étant ceux qui ne trouvent rien de mieux à faire qu'entamer un forum au beau milieu d'un rayon.

Tom fait un rapide crochet par les jouets, où trône une statuette géante d'Altar le Gladiateur, avec, tout autour, des dizaines de boîtes empilées. Le garçon étudie longuement l'étiquette du prix. Ça serait bien de pouvoir avoir Altar.

Mais les circonstances et la moue agacée de sa mère le dissuadent d'aborder le sujet. Le gladiateur rejoindra les légions guerrières de Tom le Terrible un peu plus tard. Il fait glisser ses doigts dans les plis de la jupe maternelle.

- Ah, t'es là, marmonne-t-elle sans le regarder. Puis, sur un ton sans appel : on achète pas de jouet, Tom.

Il ne cherche pas à discuter.

- Allez, elle enchaîne. On va faire un saut aux fruits et légumes et on décanille avant d'attraper le virus de la petit-vieux-mania.

Elle imite la mine du vieillard en sandalettes qui passe derrière elle, complètement ahuri au

milieu des déodorants et autres cires à épiler.

Tom rigole encore en la suivant dans l'allée centrale. Comme d'habitude, elle le laisse garder le chariot tandis qu'elle arpente les étals au pas de charge.

Tout en observant du coin de l'œil les mouvements des clients alentours, saisissant de vagues bribes de discussions sans intérêt, Tom aperçoit à moins d'un mètre de lui le relief arrondi des grains de raisins. Ils ont l'air bons. Sacrément bons même. Le garçon imagine leur chair tendre, gorgée de sucre. Ce serait tellement facile d'en attraper un grain et de le savourer en toute quiétude, là, à côté du caddie. Ses sept ans le mettent à l'abri des regards désapprobateurs ; sûr que ça lui attirerait même la sympathie gâteuse des Hors-d'âge.

Il glisse doucement sur les dalles brillantes, fraîchement lavées et vise une grappe éloignée du troupeau. Il s'en saisit avec la grâce tranquille d'un voleur rompu aux techniques les plus élaborées. Comme prévu, personne ne voit rien.

Tom regagne rapidement le caddie et entreprend de déguster méthodiquement ses raisins. Il gobe goulûment un grain, puis un autre. Il y a quelque-chose de délicieux à se gaver au beau milieu du brouhaha général. Il détache un troisième grain et l'enfourne dans sa bouche.

Quelque-chose se glisse sur sa langue. Quelque chose de désagréable. Long et filandreux. Le garçon crache sur le sol, attirant l'attention d'une vieille femme. Un filet de bave dégouline de sa lèvre inférieure, alors qu'il détaille la chose informe. Au cœur de la pulpe rosâtre, lovée comme un petit serpent, se détache une mèche de cheveux noirs. Tom réprime un haut le cœur.

- Beurk, c'est dégoûtant, renchérit la grand-mère, avant de s'éclipser avec force grimaces.

Tom ne parvient pas à détacher son regard des longs poils noirs enduits de salive et de raisin. Il entend quelqu'un rire non loin : les trois femmes des produits laitiers le regardent, souriantes. Difficile de dire si elles se moquent de lui ou non. Elles sont marrantes, toutes les trois, aussi ressemblantes que des sœurs jumelles. Est-ce qu'on appelle ça des triplées ?

- Tiens, prends-en une autre. Celle-ci a dû pourrir.

La jeune employée en blouse blanche se penche vers lui, une deuxième grappe de raisin à la main. Une belle dame. Un nez fin couvert de tâches de rousseur, des yeux verts, une bouche à bisous. Elle a quelque chose d'une maîtresse d'école. Gentille, mais un peu effrayante aussi. Elle passe sa main sur sa tête, et sur la fin, ses doigts tirent légèrement ses cheveux.

- Gentil garçon, murmure-t-elle, avant de s'éloigner d'un pas décidé.

Tom la regarde partir. Il gobe un nouveau grain de raisin, n'y trouvant aucune mauvaise surprise cette fois. Au loin, les trois femmes des produits laitiers ont repris leur travail, belles comme des statues.

Sa mère réapparaît. D'un geste mécanique, elle lui prend la grappe des mains.

- Tom. On doit laver les fruits avant de les manger.

Elle ramène le caddie boiteux sur son flanc en un geste expert, et s'empare d'un sac plastique.

- On ne sait pas, c'est plein de saleté. Et en plus de ça, c'est interdit de manger ce qu'on ne paye pas.

- C'est une dame du magasin qui me les a donnés, objecte Tom sans grande conviction.

Sa mère opine du chef, glissant les raisins dans le sachet, puis dépose le tout dans le chariot.

- On les passera sous l'eau à la maison. Tu les auras pour le dessert. Allez, on décolle, j'ai ma dose pour aujourd'hui.

Elle lui attrape la main.

- Et hop, à la caisse !

Ses doigts froids et secs se crispent légèrement autour de ceux de son fils. Tom jette un dernier coup d'œil à la mèche de cheveux noirs. Un son de cloche enregistré retentit, suivi d'une voix laconique.

- L'équipe ménage est demandée au rayon fruits et légumes. L'équipe ménage est demandée au rayon fruits et légumes.

- Tout se paie un jour, mon ange, remarque sa mère d'un ton absent, poursuivant sa marche rythmée vers la sortie. Tu peux me croire, rien n'est jamais écrit. La vie n'a rien d'un conte de fées.

Tu peux me croire.

Sacrifices fait partie du recueil Bestiales.

Plus d'information sur www.fantomurbo.fr